

mais ils ont pensé qu'il était indifférent qu'un cadavre fût dévoré par un homme ou par un vautour.

Peut-être, en effet, cet usage n'a-t-il en lui-même rien de criminel, rien qui répugne à la morale ; mais combien les conséquences n'en seraient-elles pas pernicieuses ! Quand vous aurez autorisé l'homme à manger la chair de l'homme, si son palais y trouve de la saveur, il ne vous restera plus qu'à rendre la vapeur du sang agréable à l'odorat des tyrans. Imaginez alors ces deux phénomènes communs sur la surface du globe ; et arrêtez vos regards sur l'espèce humaine, si vous pouvez en supporter le spectacle.

Au Brésil, les têtes des ennemis massacrés dans le combat ou immolés après l'action, étaient conservées très-précieusement. On les montrait avec ostentation, comme des monumens de valeur et de victoire. Les héros de ces nations féroces portaient leurs exploits gravés sur leurs membres par des incisions qui les honoraient ; plus ils étaient défigurés, et plus leur gloire était grande.

Ces mœurs n'avaient pas disposé les Brésiliens à recevoir patiemment les fers dont on voulait les charger ; mais que pouvaient des sauvages contre les armes et la discipline de l'Europe ? Un assez grand nombre avaient subi le joug, lorsqu'en 1549, la cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un chef pour régler un établis-

vi.
Ascendant
des mission-
naires sur
les naturels
du Brésil,
et sur
les Portugais,
dans
les premiers
temps
de la colonie.

sement abandonné jusqu'alors aux fureurs et aux caprices de quelques brigands. En bâtissant San-Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la colonie ; mais la gloire de la faire jouir de quelque calme était réservée aux jésuites qui l'accompagnaient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition firent toujours entreprendre de grandes choses, se dispersèrent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires qui, en haine du nom portugais, étaient massacrés, se trouvaient aussitôt remplacés par d'autres, qui n'avaient dans la bouche que les tendres noms de paix et de charité. Cette magnanimité confondit des barbares qui jamais n'avaient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paraissaient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les missionnaires, devint une passion. Lorsqu'un jésuite devait arriver chez quelque nation, les jeunes gens allaient en foule au-devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortaient de leur retraite, ils jouaient de leurs fifres, ils battaient leurs tambours, ils remplissaient les airs de chants d'allégresse, ils dansaient, ils n'omettaient rien de ce qui pouvait marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étaient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montraient une joie aussivive, mais plus réservée. Un peu plus loin, on voyait les jeunes filles, les femmes dans une pos-

ture respectueuse et convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisaient en triomphe leur père dans les lieux où l'on devait s'assembler. Là, il les instruisait des principaux mystères de la religion; il les exhortait à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, et les baptisait.

Comme ces missionnaires étaient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyaient souvent à leur place les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes, fiers d'une destination si glorieuse, distribuaient des haches, des couteaux, des miroirs aux sauvages qu'ils trouvaient; et leur peignaient les Portugais doux, humains, bienfaisans. Ils ne revenaient jamais de leurs courses, sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avaient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avaient vu les jésuites, ils ne pouvaient plus s'en séparer. Quand ils retournaient chez eux, c'était pour inviter leurs familles et leurs amis à partager leur bonheur, c'était pour montrer les présens qu'on leur avait faits.

Si quelqu'un doutait de ces heureux effets de la bienfaisance et de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les jésuites ont faits, en très-peu de temps, dans l'Amérique méridionale, avec ceux que les armes et les vaisseaux de l'Espagne et du Portugal n'ont pu faire en deux siècles. Tandis que des milliers de sol-

dat changeaient deux grands empires policés en déserts de sauvages errans, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs et courageux avaient eu un esprit moins infecté de celui de Rome; si, formés en société dans la cour la plus intrigante et la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étaient pas introduits dans les autres cours pour influer sur tous les événemens politiques; s'ils n'avaient révolté, par leur intolérance, tous les gens modérés, et tous les tribunaux par leur passion pour le despotisme; si un zèle outré pour la religion ne les eût rendus les ennemis secrets du progrès des connaissances et les persécuteurs de la philosophie; s'ils avaient employé autant d'art à se faire aimer qu'à se faire craindre; s'ils avaient été aussi jaloux d'accroître la splendeur de leur société que d'en augmenter la puissance; si leurs chefs n'avaient pas abusé des vertus même de la plupart des membres; l'ancien et le Nouveau-Monde jouiraient encore des travaux d'un corps qu'on pouvait rendre utile, en l'empêchant d'être nécessaire; le dix-huitième siècle n'aurait pas à rougir des atrocités qui ont accompagné son anéantissement; l'univers continuerait à être arrosé de leurs sueurs et fécondé par leurs entreprises.

Les Brésiliens avaient eu trop sujet de haïr les Européens, pour ne pas se défier même de leurs

bienfaits ; mais un trait de justice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avaient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer, au vingt-quatrième degré de latitude australe. Là, ils commerçaient paisiblement avec les Cariges, la nation la plus douce et la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on retirait de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avait pris, et à faire les excuses qu'exigeait une si grande insulte. Deux jésuites, chargés de faire recevoir les réparations, que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnèrent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant d'eux, et, les embrassant avec des larmes de joie : « Mes pères, » leur dit-il, nous consentons à oublier le passé, » et à faire une nouvelle alliance avec les Portugais ; mais qu'ils soient désormais plus modérés et plus fidèles aux droits des nations, qu'ils ne l'ont été. Notre attachement mérite au moins de l'équité. On nous traite de barbares, cependant nous respectons la justice et nos amis. » Les missionnaires ayant promis que leur nation observerait désormais plus religieusement les lois de la paix et de l'union, Farancaha reprit : « Si vous doutez de la bonne foi des Cariges, je vais vous en donner une preuve. J'ai un neveu

» que j'aime tendrement ; il est l'espérance de ma maison, et fait les délices de sa mère : elle mourrait de douleur, si elle perdait son fils. » Je veux cependant vous le donner en otage. » Emmenez-le avec vous, cultivez sa jeunesse, prenez soin de son éducation, instruisez-le de votre religion. Que ses mœurs soient douces ; qu'elles soient pures. J'espère qu'à votre retour vous m'instruirez aussi, et que vous me rendrez à la lumière. » Plusieurs Cariges imitèrent cet exemple, et envoyèrent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les jésuites étaient trop adroits, pour ne pas tirer un grand parti de cet événement ; mais rien ne fait soupçonner qu'ils cherchassent à tromper les Indiens, en les portant à la soumission. L'avarice n'avait pas encore gagné ces missionnaires ; et le crédit qu'ils avaient alors à la cour, les faisait assez respecter dans la colonie, pour que le sort de leurs néophytes ne fût pas à plaindre.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit. Depuis quelques années, des cannes à sucre avaient été portées de Madère au Brésil, dont le sol et le climat s'étaient trouvés favorables à cette riche plante. La culture en fut d'abord très-faible ; mais on n'eut pas plus tôt substitué, vers l'an 1570, les bras nerveux du nègre aux travaux languissans des Indiens, qu'elle prit des accroissemens. Ils devenaient de jour en jour plus considérables, parce que cette production, bornée

jusqu'alors aux usages de la médecine, devenait de plus en plus un objet de volupté.

vii.
Irruptions
des Français
dans
le Brésil.

Cette prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étaient le théâtre, excita la cupidité des Français. Ils tentèrent successivement de former trois ou quatre établissemens au Brésil. Leur légèreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnèrent, par inconstance et par lassitude, des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auraient pas été aussi faciles à se rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses, est un dialogue qui peint d'autant mieux le bon sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérisait, il y a deux siècles, la langue française, et où l'on retrouve encore des grâces qu'elle doit regretter.

« Les Brésiliens, dit Léry l'un des interlocuteurs, fort ébahis de voir les François prendre tant de peine d'aller querir leur bois, il y eut une fois un de leurs vieillards qui me fit cette demande. Que veut dire, que vous autres François venez de si loin querir du bois pour vous chauffer ? N'y en a-t-il point en votre terre ? A quoi lui ayant répondu qu'oui, et en grande quantité, mais non pas de telle sorte que le leur, lequel nous ne brûlions pas, comme il pensoit ; ains comme eux-mêmes en usaient

» pour teindre leurs cordons et plumages, les nôtres l'amenoient pour faire la teinture ; il me répliqua : Voire, mais vous en faut-il tant ?
 » Oui, lui dis-je ; car y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises et de draps rouges que vous n'en avez jamais vu par-deçà, un seul achetera tout le bois dont plusieurs navires s'en retournent chargés. Ha, ha ! dit le sauvage, tu me contes merveilles ! Puis pensant bien à ce que je lui venois de dire, plus outre dit :
 » Mais cet homme tant riche dont tu parles, ne meurt-il point ? Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. Sur quoi, comme ils sont grands discoureurs, il me demanda derechef :
 » Et quand doncques il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ? A ses enfans, lui dis-je, s'il en a ; et à défaut d'iceux, à ses frères, sœurs, ou plus prochains. Vraiment, dit alors mon vieillard, à cette heure cognois-je que vous autres François êtes de grands fols ; car vous faut-il tant travailler à passer la mer pour amasser des richesses à ceux qui survivent après vous, comme si la terre qui vous a nourris n'étoit point suffisante aussi pour les nourrir ?
 » Nous avons des enfans et des parens, lesquels, comme tu vois, nous aimons ; mais parce que nous sommes assurés qu'après notre mort, la terre qui nous a nourris les nourrira, certes nous nous reposons sur cela. »

Cette philosophie, si naturelle à des peuples

viii.
Conquêtes
des Hollan-
dais dans
le Brésil.

sauvages, que la nature exempte de l'ambition, mais étrangère aux nations policées, qui ont éprouvé tous les maux du luxe et de la cupidité, ne fit pas grande impression sur les Français. Ils devaient succomber à la tentation des richesses, dont la soif dévorait alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandais, qui étaient devenus républicains par hasard, et commerçans par nécessité, furent plus constans et plus heureux que les Français dans leurs entreprises sur le Brésil. Ils n'avaient affaire qu'à une nation aussi petite que la leur, qui, à leur exemple, devait bientôt secouer le joug de l'Espagne, mais en gardant celui de la royauté.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie et de cruauté qui soulevèrent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer; mais les plus pauvres, celles qui étaient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allèrent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques, qui faisaient partie de la domination espagnole, depuis qu'elle comptait le Portugal au nombre de ses possessions. La trêve de 1609 donna à cette entreprenante et heureuse république, le temps de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclatèrent en 1621, par

la création d'une compagnie des Indes occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique et dans l'Amérique, comprises dans son privilège, qu'avait eus en Asie celle des Indes orientales. Les opérations de la nouvelle société commencèrent par l'attaque du Brésil.

On avait les lumières nécessaires pour se bien conduire. Quelques navigateurs hollandais avaient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisait l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offraient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venaient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ces interlopes dirent à leur retour, que le pays était dans une espèce d'anarchie; que la domination étrangère y avait étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avait corrompu tous les esprits; que les soldats étaient devenus marchands; qu'on avait oublié jusqu'aux premières notions de la guerre; et qu'il suffirait de se présenter avec des forces un peu considérables, pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourraient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargée, en 1624, Jacob Willekens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale; San-Salvador se rendit à la vue de la flotte hollandaise. Le reste de la province, quoique la plus étendue et la plus peuplée de la colonie, ne fit guère plus de résistance.

C'étoit un terrible revers ; mais il n'affligea point le conseil d'Espagne. Depuis que cette couronne avait subjugué le Portugal , elle n'en trouvait pas les peuples aussi soumis qu'elle l'eût voulu. Un désastre qui pouvait les rendre plus dépendans lui parut un grand avantage ; et ses ministres se félicitèrent d'avoir enfin trouvé l'occasion d'aggraver le joug de leur despotisme.

Sans avoir des idées plus justes ni des sentimens plus nobles, Philippe pensa que la majesté du trône exigeait de lui quelques démonstrations, quelques bienséances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeaient les circonstances. Ils y étaient disposés : l'intérêt personnel, le zèle pour la patrie , le désir de réprimer la joie de leurs tyrans ; tout concourait à redoubler leur activité. Ceux qui avaient de l'argent , le prodiguèrent ; d'autres levèrent des troupes ; tous voulaient servir ; en trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626 , avec ceux que la lenteur et la politique de l'Espagne avaient fait trop long-temps attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avait préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avait d'abord arrêté les progrès de l'ennemi ; il l'avait insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé et bloqué dans la place. Les Hollandais, réduits par la faim, l'ennui et la misère, forcèrent

leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avait débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avait sur mer , la dédommagèrent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentraient jamais dans les ports , que triomphans et chargés des dépouilles des Portugais et des Espagnols. Elle jetait un éclat qui causait de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandais. L'Océan était couvert de ses flottes ; ses amiraux cherchaient , par des exploits utiles , à conserver sa confiance ; les officiers subalternés voulaient s'élever, en secondant la valeur et l'intelligence de leurs chefs ; l'ardeur du soldat et du matelot était sans exemple : rien ne rebutait ces hommes fermes et intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés , tout semblait les aguerrir et redoubler leur émulation ; la compagnie entretenait ce sentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paie qu'on leur donnait , elle leur permettait un commerce particulier ; cette faveur les encourageait et en multipliait le nombre. Leur fortune se trouvant liée , par un arrangement si sage , avec celle du corps qui les employait ; ils voulaient être toujours en action. Jamais ils ne rendaient leurs vaisseaux ; jamais ils ne manquaient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace et l'acharnement qui assurent la victoire.

Dans l'espace de treize ans, la compagnie arma huit cents navires, dont la dépense montait à 90,000,000 livres. Ils en prirent cinq cent quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandises dont ils étaient chargés, furent vendus 180,000,000 livres. Aussi le dividende ne fut-il jamais au-dessous de vingt pour cent, et s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avait d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral Henri Lonk arriva au commencement de 1650, avec quarante-six vaisseaux de guerre, sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes provinces du pays, et alors la mieux fortifiée. Il la soumit après avoir livré plusieurs combats sanglans, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avait laissées en partant, subjuguèrent dans les années 1653, 1654 et 1655 les contrées limitrophes; c'était la partie la plus cultivée du Brésil, celle qui par conséquent offrait le plus de denrées.

Ces richesses, qui avaient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflamment la compagnie; elle décide la conquête du Brésil entier, et charge Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arrive à sa destination dans les premiers jours de 1657; il trouve de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous

les cœurs, et il se met en campagne. On lui oppose successivement Alburquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, et le brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à qui il ne manque pour être général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différens chefs se donnent de grands mouvemens, pour couvrir les possessions dont on leur avait confié la défense; leurs efforts sont inutiles: les Hollandais achèvent de se rendre maîtres de toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador jusqu'à l'Amazone.

Ce fut dans ces circonstances qu'un jésuite éloquent, Antoine Vieira, prononça, dans un des temples de Bahia, le discours le plus véhément et le plus extraordinaire qu'on ait peut-être jamais entendu dans aucune chaire chrétienne. La singularité de ce sermon fera peut-être excuser la longue analyse que nous en allons donner.

Vieira prit pour texte la fin du psaume XLII, où le prophète s'adressant à Dieu, lui dit: « Réveille-toi, Seigneur; pourquoi t'es-tu endormi? pourquoi as-tu détourné ta face de nous? pourquoi as-tu oublié notre misère et nos tribulations? Réveille-toi; viens à notre secours. Songe à la gloire de ton nom, et sauve-nous. »

« C'est par ces paroles, remplies d'une pieuse fermeté, d'une religieuse audace; c'est ainsi,

ix.
Plaintes d'un
prédicateur
portugais
à Dieu, sur les
succès
d'une nation
hérétique.